

OLIVIER DESCAMPS

MÉCANISMES FATALS

FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

COLLECTION



FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

MÉCANISMES FATALS

OLIVIER DESCAMPS

**MÉCANISMES
FATALS**
roman

Héritage jeunesse



Prologue

Les pas résonnent dans l'obscurité presque totale. Seule une petite veilleuse, branchée sur une prise aux fils dénudés, lance une lumière blafarde sur la pierre grise et le béton taché. Le grincement de la lourde porte de métal achève la descente dans les ténèbres. Pendant un instant, il n'y a que du silence.

Il laisse passer quelques secondes, comme toujours. Cet instant où il a l'impression qu'il va se réveiller, que lorsqu'il appuiera sur l'interrupteur, il ne sera pas dans la petite pièce où il s'enferme depuis

trop longtemps. Il sera peut-être dans sa chambre, ou dans le couloir, sortant d'un rêve de somnambule.

Mais chaque jour, ses doigts frôlent la paroi froide jusqu'à trouver le bouton. La lumière fait apparaître son antre, et l'espoir de se réveiller disparaît.

Au départ, le sentiment était très fort, presque douloureux. Les premiers jours, il gardait même les yeux fermés, comme si se concentrer quelques secondes de plus allait lever l'illusion. Puis l'émotion s'était érodée, jusqu'à ce que le geste devienne davantage un rituel, un réflexe qui rappelle l'homme qu'il avait été. Il soupire brièvement, sans surprise, et avance.

La pièce est sale, l'odeur de poussière et de moisissure semblant avoir teint les murs de façon indélébile. Il a passé tellement de temps ici qu'il a associé le parfum à son travail. Il fait quelques pas jusqu'au siège et s'installe, ses mains se positionnant d'elles-mêmes au-dessus du clavier. En face de lui, les écrans s'allument, dévoilant son projet en formules complexes.

Bientôt, elles seront remplacées par des images, et tout ce temps passé ici aura trouvé son sens.

Il s'est représenté encore et encore les événements à venir, fantasmant sur les retombées, les conséquences. Il s'est rendu malade, imaginant chaque détail, chaque mot, visualisant les moindres gestes, les plus petits sons. À chaque étape, la hâte de terminer lui avait fait négliger le sommeil et la nourriture, au point de diluer l'émotion, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la ténacité, l'acharnement. Jusqu'à aujourd'hui, où tout est enfin prêt.

C'est avec des gestes mécaniques qu'il saisit les dernières instructions.



François ouvre les yeux, fixant un moment le plafond gris dans la pénombre. Il est assez habitué aux cauchemars pour savoir qu'il ne se rendormira pas immédiatement.

Évitant de regarder l'heure, il tourne quelque temps dans son lit, inconfortable, avant d'abandonner. Il se lève et quitte sa chambre.

La nuit, la maison silencieuse lui donne l'impression de compléter le rêve. Il ne se souvient pas des images, seulement des sentiments, de l'atmosphère étouffante qui l'avait oppressé au point de le sortir du sommeil.

Il marche jusqu'à la cuisine et se remplit un verre d'eau. Il le boit d'un trait, les yeux grands ouverts, scrutant l'obscurité par habitude. Enfant, il avait eu peur du noir, comme tout le monde. Il avait écouté ses amis se vanter, prétendre l'inverse, mais il avait toujours su qu'ils mentaient. Encore aujourd'hui, alors qu'ils terminent l'université, il reste chez eux des filaments de cette peur, des images enfouies qui ne ressortent que lorsque les distractions du jour disparaissent.

Mais chez François, les silhouettes que l'on devine dans un placard mal fermé n'ont jamais été étouffées. Il a simplement appris à vivre avec elles, maudissant l'imagination qui fait du voyage de sa chambre au lavabo un moment où le moindre bruit le fait sursauter.

La grande maison n'aide pas. Seul en ce moment pour habiter les trois étages, le bâtiment est entouré d'un vaste terrain boisé qui l'isole du voisinage. De jour, ces grands arbres sinistres font l'effet d'un mur

au jeune homme. Mais la nuit, leurs craquements et les branches griffues ont longtemps peuplé ses cauchemars.

Il soupire pour chasser ces pensées et allume les lumières. L'obscurité s'efface, ne persistant que de l'autre côté des fenêtres. Il hésite entre allumer la télévision ou lire un instant, sachant qu'il sera trop déconcentré pour apprécier l'un ou l'autre. C'est en marchant vers le salon qu'il entend le grincement.

Un bref moment, il se demande s'il n'a pas oublié la date de retour de ses parents. Mais ceux-ci sont absents pour plusieurs semaines et il les aurait entendus rentrer. Il écoute intensément, espérant que son imagination l'a encore trompé, retenant son souffle aussi longtemps que possible. Plusieurs secondes s'écoulaient avant qu'il ne se calme et esquisse un geste pour reprendre sa marche.

Le claquement qui résonne le fait se retourner d'un bond. Il a maintenant la confirmation qu'il redoutait. Le premier bruit était la planche un peu

trop courbe sur le perron, et le pincement métallique, la petite porte grillagée installée à l'avant de leur entrée.

Il y a quelqu'un devant la maison.

François regarde enfin l'heure, mais c'est encore le milieu de la nuit. Il n'arrive pas à penser à autre chose qu'à un voleur, qui s'apprête à entrer chez lui. Qui n'hésitera pas à l'attaquer s'il découvre que la propriété n'est pas vide. Le jeune homme regagne sa chambre rapidement et prend son cellulaire, prêt à appeler les secours. Puis, le doigt au-dessus du bouton, il écoute, passant la tête dans le couloir.

Il lui faut un moment de silence pour se décider à avancer, le téléphone toujours en main. Lentement, il rejoint la porte et s'arrête à quelques pas. Il l'imagine s'ouvrir avant qu'il ne l'atteigne, dévoilant un être gigantesque qui bondirait sur lui sans qu'il ait le temps de crier. Il prend une inspiration et avance tout de même jusqu'à l'œil de bœuf au milieu du bois verni.

La petite ouverture dévoile l'obscurité emplie de silhouettes de troncs et la petite allée qui mène jusqu'au trottoir plus loin. Un instant, il a l'impression de voir une forme disparaître au bout, mais le mouvement a été trop furtif pour qu'il puisse en être certain.

Le jeune homme pourrait regagner son lit, écouter la nuit jusqu'à ce que le matin l'autorise à se lever, seulement il ne veut pas passer des heures à tenter de faire taire son imagination. Sans prendre le temps de réfléchir, il ouvre la porte, observant les ténèbres intensément. L'air froid finit par le faire frissonner, et lorsqu'il est certain que rien ne bouge, il recule d'un pas pour refermer. Une brise s'infiltré juste avant qu'il ne bloque l'extérieur, et la lettre au sol glisse jusqu'à lui.

François prend le temps d'enclencher le verrou avant de ramasser l'enveloppe. Il n'y a rien d'écrit dessus, confirmant que le bruit qu'il a entendu était celui du messenger. Perplexe, il déchire le rabat, incapable de spéculer sur le contenu.

L'intérieur contient une feuille unique qu'il lit plusieurs fois avant d'être certain d'avoir bien compris. Il fait quelques pas vers le couloir, puis, à mi-chemin, il s'arrête et pousse un cri de joie.

Il rejoint sa chambre à la hâte, la tête emplie d'images, d'anticipation. Il attend depuis si longtemps qu'il a eu le temps de fantasmer à s'en rendre malade. Visualiser chaque détail, chaque mot, inventant les moindres gestes, les plus petits sons. Il s'est représenté en train d'annoncer la nouvelle, de préparer l'événement. Le papier dans sa main est tout ce qui lui avait manqué. Ce qu'il avait attendu. Le recevoir au milieu de la nuit est un petit plus, une promesse pour la suite.

Il s'assied et prend le cadre à côté de son lit. Il lui sourit, sans vraiment s'en rendre compte.

Peut-être que ce projet changera enfin les choses pour lui.



François lance son invitation le matin, après une nuit sans sommeil. Il n'a pas à attendre longtemps avant de recevoir les confirmations. Tous ont accepté, comme prévu. Il est prêt rapidement et tourne en rond le reste de la matinée, trop excité pour se concentrer sur autre chose. Enfin, il part en avance, quittant sa maison sous un ciel gris, courant presque sur la petite allée qui le mène à sa voiture. Il se retrouve au centre-ville une heure en avance et décide de marcher pour se changer les idées.

Il n'a jamais vraiment aimé se promener. Les passants qu'il croise l'évitent à peine, pressés de quitter l'extérieur froid, de plus en plus humide. Autour de lui, les bâtiments en vitre et en béton lui semblent ternes, souvent sales. Il presse le pas, suivant les pointillés dessinés sur la carte de son téléphone, et s'enfonce dans un quartier moins fréquenté. Le gris du ciel se mêle aux couleurs délavées des immeubles industriels. Il finit par s'arrêter devant le numéro

qu'il cherchait. En face de lui se trouve l'entrée où, dans moins d'une heure, ses amis se réuniront.

Tandis qu'il fait face à la porte, un mouvement sur le côté attire son attention. Il a l'impression de se crispier alors que quelque chose de bleu sombre disparaît au coin opposé. Un parapluie ou un manteau, il n'a pas pu reconnaître la forme. Le jeune homme observe, figé sans savoir pourquoi, le froid commençant à l'engourdir. Il s'apprête à bouger lorsque la forme réapparaît. Un passant sort du coin, hésitant une brève seconde sur le trottoir avant de continuer à marcher. À cette distance, François ne peut distinguer ses traits, mais il est certain que leurs regards se sont croisés.

Il se retourne et s'éloigne, se forçant à modérer son pas. Il tente de se persuader qu'il lui reste du temps avant son rendez-vous. La promenade le réchauffera et contrera l'humidité qui s'est glissée dans ses vêtements. Il se dit que l'hésitation de l'homme du coin est simplement due à la surprise

de se voir observé. Un passant qui traverse la rue, comme beaucoup d'autres.

Mais l'imagination du jeune homme ne le lâche pas. La couleur de l'imperméable était la même que celle qu'il a vue disparaître, comme si l'individu s'était caché avant de revenir. Ça voudrait dire que ce dernier le suit.

François a l'impression d'entendre des pas derrière lui, étouffés par les bruits de la ville. La démarche s'intensifie, de plus en plus près. Le jeune homme n'ose pas accélérer, comme si le moindre changement allait précipiter les choses, provoquer une attaque. Crispé, il continue au même rythme alors qu'il pense pouvoir distinguer du coin de l'œil une forme reflétée dans les fenêtres sur le côté. Une silhouette toute proche, un bras qui se tend derrière lui, une main qui va l'attraper.

François se retourne d'un coup.

La rue est vide.

Il réalise que sa respiration s'est accélérée, et il se force à inspirer lentement. Une fois de plus, ses pensées se sont emballées. Il a encore le sentiment de pouvoir sentir le souffle sur son cou, et doit attendre quelques secondes pour que l'impression s'atténue.

Le manque de sommeil lui joue des tours. Il sort son téléphone, vérifie l'heure, et revient lentement sur ses pas. Il va trouver un endroit pour attendre, en espérant que les minutes ne passent pas trop lentement.

Le jeune homme se retourne encore une fois malgré lui. Puis il continue, tentant d'ignorer la sensation du souffle dans son dos qui n'a pas totalement disparu.



2

Il pleut légèrement. François trouve ça parfait. Invisible dans la ruelle à deux coins du rendez-vous qu'il a donné à ses amis, le jeune homme remonte son col. Le ciel gris renforce l'impression glauque de la journée. Pour ce qui est prévu, il n'aurait pu espérer mieux.

Maé est la première à se présenter. Il la connaît depuis peu de temps et hésite à la rejoindre. Toujours à l'heure, la rigueur de la jeune femme l'intimide un peu. Finalement, il décide d'attendre et reste caché.

Geneviève et Annie arrivent ensuite. Comme toujours, celle en tête parle fort, à l'aide de grands gestes,

la seconde l'écoutant patiemment. Elles rejoignent Maé et se saluent chaleureusement.

François s'apprête à les retrouver, mais s'arrête au milieu de son élan. Au bout de la rue, il voit Justine approcher.

Elle marche tranquillement derrière Cyril, grand et droit, naturellement fier, et Bruno, qui plaisante avec l'athlète.

La jeune femme sourit. Elle sourit toujours. Sa démarche élancée, ses petits gestes qui la définissent produisent chez l'observateur un picotement familial. Son inconfort augmente.

Il laisse le groupe d'amis discuter un instant avant de sortir de sa cachette. Il les rejoint en tentant d'avancer tranquillement, espérant avoir l'air détendu.

— Ah, enfin ! Tu oses nous faire attendre sous la pluie ?! s'exclame Geneviève avec malice.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait là ? demande Bruno.

François salue rapidement et se tourne vers la porte métallique devant laquelle ils se sont regroupés.

— Vous allez voir.

La porte s'ouvre en grinçant bruyamment. Cyril lance un regard étonné, mais son ami se contente de sourire. Il s'écarte pour laisser entrer le groupe.

L'extérieur moderne jure avec ce qu'ils découvrent. À l'intérieur, la pièce unique est sale et sans fenêtre. Les murs semblent recouverts de fer rouillé, le sol en béton nu est craquelé, et le plafond en vieux bois ondule par endroits, noirci par la moisissure. Le lieu est vide, à l'exception d'une large boîte au centre.

— Charmant, commente Annie en se couvrant le nez. Tu t'es mis dans la rénovation ?

François entre en dernier, légèrement troublé par le bras de Bruno autour des épaules de Justine. Il se reprend en faisant quelques pas dans la pièce.

— C'est à mon oncle. Si je ne me trompe pas, on devrait...

Il est interrompu par la porte qui claque derrière lui. Tous sursautent, Geneviève crie exagérément.